

ALPHONSE DAUDET

Le Petit Chose

Roman adapté en français facile par Jacques MALZAC

ALPHONSE DAUDET

Le Petit Chose

Roman adapté en français facile par Jacques MALZAC

SOCIEDAD GENERAL ESPAÑOLA DE LIBRERIA, S. A.

Evaristo San Miguel, 9

MADRID - 8

原
书
缺
页

原
书
缺
页



CARTE D'IDENTITÉ

Titre	Le Petit Chose
Auteur	Alphonse Daudet
Série	Récits
Âge des lecteurs	À partir de 10 ans
Nombre de mots	Environ 1 300

« Le Petit Chose » est écrit en français facile. Pour le lire, il ne faut connaître que les 1 300 mots du français fondamental 1^{er} degré.

Nous avons dû employer quelques mots ne figurant pas sur cette liste. Il s'agit de 12 mots expliqués d'une façon très simple en bas de la page. Exemple : « immobile » : qui ne bouge pas.

La rubrique « Qui cherche trouve » placée à la page 70 permettra, à ceux qui pourraient hésiter sur une tournure ou sur un mot, d'aplanir leurs difficultés.

Enfin, la lecture de ce texte sera encore plus profitable à ceux qui prendront la peine de répondre aux questions de « Pour mieux lire », page 73.

© Librairie Hachette 1971.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal

Préface

Alphonse Daudet est un écrivain français très connu. Il est né à Nîmes, dans le Sud de la France, en 1840. Il est mort en 1897.

Il a écrit les « Lettres de mon moulin », « Tartarin de Tarascon » ainsi que le roman que nous avons choisi pour l'adapter en français facile : « Le Petit Chose. »

Nous avons conservé l'essentiel de l'œuvre de Daudet tout en l'abrégeant pour la faire entrer dans le cadre limité de ce petit livre. Nous avons essayé, dans toute la mesure possible, de rendre l'esprit, de conserver le style à la fois simple et touchant de l'auteur.

Nous avons volontairement employé le passé. Les concordances de temps qui sont alors nécessaires (imparfait, passé composé, conditionnel) permettront aux étudiants de se familiariser avec la valeur de ces temps difficiles.

Le vocabulaire utilisé est très simple : 1 300 mots du français fondamental 1^{er} degré. Les rares mots ne figurant pas sur ces listes sont expliqués en bas des pages. Quelques explications complémentaires sont données à la fin de l'ouvrage sur certaines tournures ou certains mots.

Nous espérons que les étudiants liront avec plaisir l'histoire du petit Chose et que cette lecture les incitera à connaître davantage Daudet.



Nîmes, des monuments romains et « beaucoup de soleil ».



PREMIÈRE PARTIE

La fabrique

Je suis né le 13 mai 18.., dans une ville du Languedoc. Comme dans toutes les villes du Midi¹, on y trouve beaucoup de soleil, assez de poussière et deux ou trois monuments romains.

Mon père, M. Eyssette, fabriquait des tissus et les vendait. Son atelier était à la sortie de la ville et nous habitions dans une maison commode, entourée d'un grand jardin.

C'est là que je suis né et que j'ai passé les premières années de ma vie.

Je dois dire que ma naissance n'a pas porté bonheur à ma famille : le client le plus important de mon père a disparu ce jour-là et il devait beaucoup d'argent. Mon père ne savait pas s'il devait rire de ma naissance ou pleurer pour le client qui était parti avec son argent.

A partir de ce moment, l'atelier n'a plus travaillé aussi bien. Peu à peu les ouvriers sont partis et, deux ans après, il n'est plus resté que mon père, ma mère, notre vieille cuisinière Annou, mon frère Jacques et moi.

C'était fini, nous n'avions plus d'argent.

J'avais alors six ou sept ans. Je n'allais pas à l'école parce que je n'étais pas assez fort. Ma mère m'avait seulement appris à lire et à écrire.

1. On appelle Midi, le Sud de la France.

Je pouvais m'amuser maintenant dans l'atelier fermé et je disais à mes camarades :

— L'atelier est à moi; on me l'a donné pour jouer.

Et ils me croyaient.

Jacques était trop jeune lui aussi pour comprendre. Il avait à peine deux ans de plus que moi et il pleurait sans arrêt.

Le matin, le soir, de jour, de nuit, en classe, à la maison, en promenade, il pleurait; il pleurait partout et toujours.

Quand on lui disait :

— Qu'est-ce que tu as?

il répondait en pleurant :

— Je n'ai rien.

Et le plus drôle, c'est qu'il n'avait rien. M. Eyssette disait à ma mère :

— C'est un fleuve! Regardez-le!

Et Mme Eyssette répondait :

— Qu'est-ce que tu veux, mon ami? Cela passera en grandissant. Quand j'avais son âge, j'étais comme lui!

Mais Jacques grandissait; il grandissait même beaucoup et cela ne lui passait pas, bien au contraire.

Moi, j'étais très heureux. Je jouais à Robinson dans les ateliers fermés avec mes camarades.

J'avais un autre frère; mais il était beaucoup plus âgé et il ne vivait pas avec nous.

Un soir, à dîner, M. Eyssette nous a dit que l'atelier était vendu et que, dans un mois, nous partirions pour Lyon.

Il m'a semblé alors que le ciel tombait sur moi.



*« Notre chère maison entourée d'un jardin. »
Ill. d'André Fournier.*

Pendant un mois, je me suis promené triste et seul dans l'atelier. Je ne pensais plus à jouer... Oh! non!... J'allais m'asseoir dans tous les coins, je regardais les choses autour de moi, je leur parlais comme à des personnes.

Il y avait, dans le fond du jardin, un arbre avec des fleurs rouges. Je lui ai dit :

— Donne-moi une de tes fleurs.

Il me l'a donnée. Je l'ai mise sur ma poitrine. J'étais très malheureux.

Enfin, le jour du départ est arrivé. M. Eyssette était déjà à Lyon depuis une semaine. Je suis parti avec ma mère, mon frère et la vieille Annou.

La vieille Annou marchait derrière ma mère. Elle s'occupait de mon frère Jacques et elle portait un énorme¹ parapluie bleu. Je marchais le dernier en me retournant à chaque pas du côté de notre chère maison.

C'était le 30 septembre 18...

Les cafards²

Il semble que c'est hier, ce voyage sur le Rhône. Je vois encore le bateau, ses passagers; j'entends le bruit des roues et le sifflet de la machine. On n'oublie pas ces choses-là.

La traversée a duré trois jours. J'ai passé ces trois jours sur le pont³ et je ne descendais que pour

1. Énorme = très grand.

2. Le « cafard » est un insecte plat qui sort la nuit dans les maisons.

3. Le « pont » est le plancher du bateau.



dormir et pour manger. Le reste du temps, j'allais m'asseoir à côté de la grosse cloche qu'on sonnait en entrant dans les villes. Le Rhône était très large et on voyait à peine ses bords. Moi, j'aurais voulu qu'il soit encore plus large et qu'il s'appelle : la mer! Le ciel riait, l'eau était verte.

Vers la fin du troisième jour, j'ai cru qu'il allait pleuvoir. A ce moment quelqu'un a dit près de moi :

— Voilà Lyon!

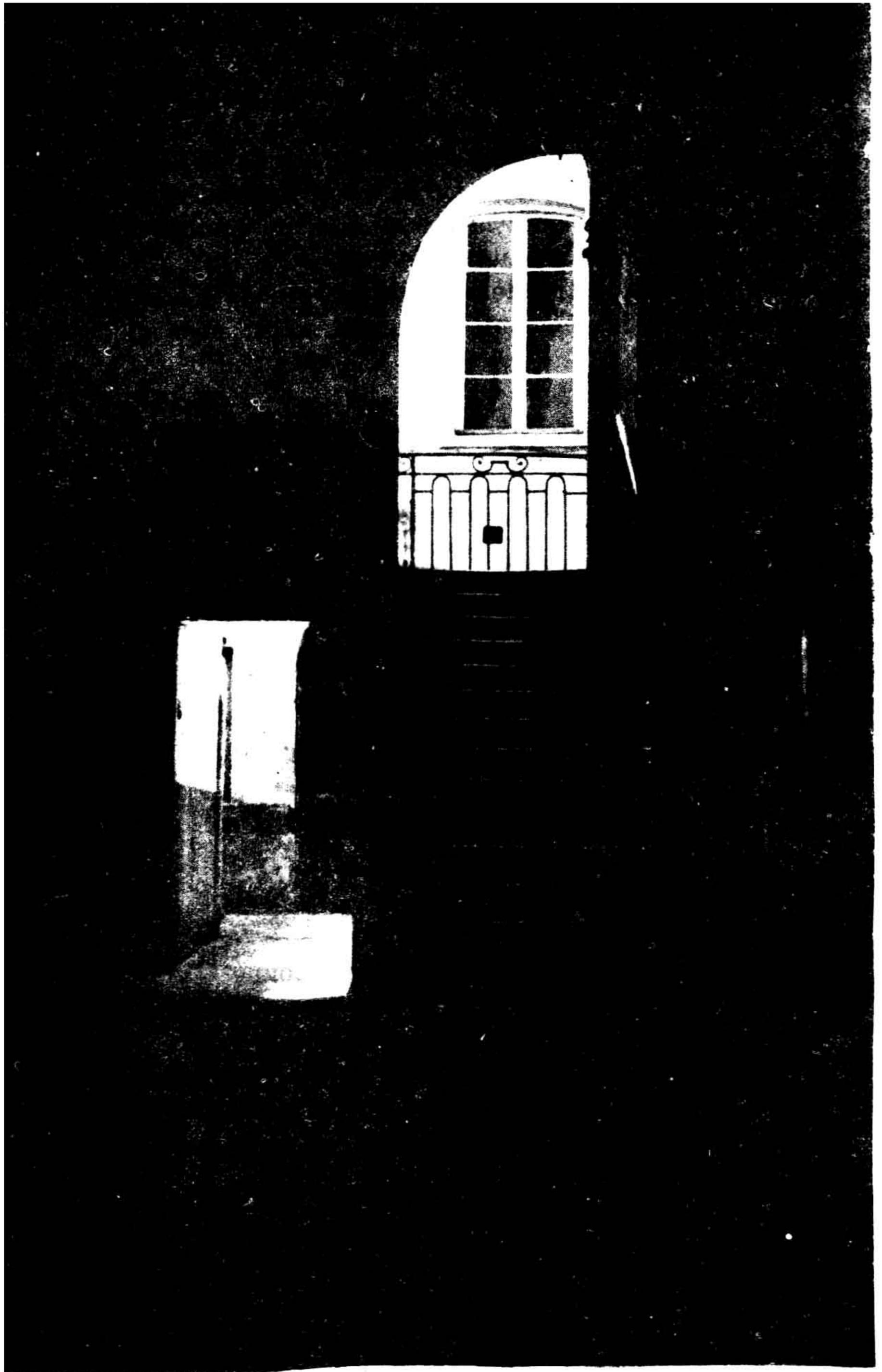


*« J'allais m'asseoir à côté de la grosse cloche. »
Dessin de Philippoteaux.*

En même temps, la grosse cloche a sonné C'était Lyon. Les voyageurs ont commencé à chercher leurs bagages. Il s'est mis à pleuvoir.

M. Eyssette nous attendait. Il nous a embrassés, puis il a pris la main de mon frère et la mienne en disant aux femmes :

— Suivez-moi!





« Le concierge était aussi cordonnier. »

Nous avançons avec peine; il faisait nuit. A chaque pas, il fallait faire attention.

Nous sommes arrivés bientôt à un quatrième étage, dans une maison sale et humide, rue Lanterne.

Oh! la triste maison! Je la verrai toute ma vie : l'escalier glissait, la cour ressemblait à un puits; le concierge était aussi cordonnier : il avait son atelier au rez-de-chaussée... C'était laid.

Le soir de notre arrivée, la vieille Annou, dans la cuisine, a crié :

— Les cafards! Les cafards!

Nous sommes entrés pour voir. La cuisine était pleine de ces bêtes; il y en avait sur les murs, dans les tiroirs, dans le buffet, partout. Plus on en tuait,



« Les cafards! Les cafards! » Dessin de Philippoteaux.

plus il y en avait. Elles arrivaient on ne sait d'où. Il a fallu avoir un chat pour les tuer.

Il fallait prendre des habitudes nouvelles : les heures des repas étaient changées, les pains n'avaient pas la même forme que chez nous...

Le dimanche, nous allions nous promener sur les bords du Rhône avec des parapluies. Sans y penser nous marchions vers le Sud.

— Il me semble que cela nous rapproche du pays, disait ma mère.

M. Eyssette se mettait en colère, Jacques pleurait tout le temps; moi, je marchais toujours derrière.

Au bout d'un mois, la vieille Annou a été malade. On a dû la renvoyer dans le Midi. Cette pauvre fille,

qui aimait beaucoup ma mère, ne pouvait pas se décider à nous quitter. Elle demandait de rester. Il a fallu la conduire sur le bateau. Arrivée dans le Midi, elle s'est mariée.

Annou partie, on n'a pas pris de bonne. Nous étions très pauvres. La femme du concierge montait faire un peu de ménage; ma mère faisait la cuisine et Jacques faisait les provisions. On lui mettait un grand panier sous le bras en lui disant :

— Tu achèteras ça et ça!

Et il achetait ça et ça très bien, toujours en pleurant, par exemple.

*La promenade au bord du Rhône. Ill. de
A. Bagarry.*



Pauvre Jacques! il n'était pas heureux, lui non plus. M. Eyssette se mettait en colère de le voir toujours pleurer. On entendait tout le jour :

— Jacques, tu es un âne!

Écoutez l'histoire de la cruche¹ :

Un soir, au moment de se mettre à table, on s'aperçoit qu'il n'y a plus une goutte d'eau à la maison.

— Si vous voulez, j'irai en chercher, dit Jacques.

Et il prend la cruche, une grosse cruche de terre.

M. Eyssette hausse les épaules.

— Si c'est Jacques qui y va, dit-il, la cruche est cassée, c'est sûr.

— Tu entends, Jacques, dit Mme Eyssette, tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.

— Oh! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.

— Mais pourquoi voulez-vous que je la casse? demande Jacques.

— Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras, répond M. Eyssette.

Jacques ne dit plus rien. Il prend la cruche et sort.

Cinq minutes, dix minutes se passent; Jacques ne revient pas. Mme Eyssette commence à s'inquiéter.

— Il lui est peut-être arrivé quelque chose!

— Qu'est-ce que tu veux qu'il lui soit arrivé? Il a cassé la cruche et il n'ose plus rentrer.

1. Une « cruche » est un vase, où on met un liquide.